



Quand vous feuilletez un livre sur les espèces botaniques, dans environ 50% des cas vous pourrez lire, par exemple, *R. selense* Franch. 1898 ou encore *R. sanguineum* Franch. 1898.

Franch. pour Adrien Franchet, célèbre taxonomiste français, qui, le premier, a examiné, étudié et classé un très grand nombre d'espèces de rhododendrons.

N'oublions pas que les Pères missionnaires français furent parmi les tous premiers explorateurs en Chine et qu'ils expédièrent toutes sortes de choses (minéraux, plantes et animaux) au Muséum National d'Histoire Naturelle.

Mais qui était Adrien Franchet ?

Adrien-René Franchet naquit à Pezou (Loir-et-Cher) le 19 avril 1834. Entraîné dès son enfance par un goût inné vers l'étude de la botanique, toute sa vie il cultiva sa science favorite pour elle-même, sans y voir jamais une source d'honneurs ou de fortune. Et si la fortune, qu'il ne recherchait pas, ne vint pas à lui, si les honneurs extérieurs ne lui furent pas prodigués, il eut du moins cette intime et haute satisfaction de voir, à mesure qu'il avançait dans la vie, sa renommée grandir en France et hors de France ; il put avoir le légitime orgueil de devoir la considération universelle qui l'entourait à la fin de sa carrière, uniquement à la valeur de son œuvre, et non à l'éclat de la position qu'il occupait.

Il n'avait pas dix ans quand, chez le curé des Montils, près de Blois, qui l'initiait aux premiers éléments de la langue latine, alors considérée comme la seule base solide d'études destinées à élargir l'esprit, il ramassait

les herbes et les fleurs du jardin, les faisait sécher entre les pages de ses livres et constituait ainsi son premier herbier.

Mme. Franchet, qui était restée veuve de bonne heure, crut favoriser sa vocation et en même temps assurer pour l'avenir une carrière honorable et lucrative à son fils en le faisant entrer chez un pharmacien de Blois.

Voilà donc le jeune Adrien, à l'âge de 12 ans, élève pharmacien. Ce qu'il goûtait le plus, dans l'indépendance relative dont il jouissait, c'était la faculté de se lever avec le jour et de courir à la forêt de Russy faire une bonne moisson de plantes avant de prendre son service. Chaque jour, il avait plus de mal à interrompre ses recherches qui l'entraînaient plus loin. Bientôt il ne rentra qu'à midi ; il alla même jusqu'à se laisser surprendre par la tombée de la nuit. Au bout d'un mois, sa mère dut le retirer de chez son patron et chercher une autre voie pour le jeune indépendant, en lui faisant compléter ses études classiques.

Le petit séminaire de Blois avait une réputation méritée pour la solide éducation et l'instruction qu'on y recevait. Bien que, pendant ces années sérieuses elle dut passer au second plan, la botanique ne fut pas abandonnée. Plus d'une fois, pendant les promenades du jeudi, le jeune élève s'écartait de ses camarades pour aller herboriser.

Vers le même temps, le marquis de Vibraye réunissait dans son château de Cheverny les éléments d'une collection qui devait devenir, plus tard, l'une des plus belles collections archéologiques et géologiques que n'ait jamais possédée un particulier. Le marquis de Vibraye cherchait un collaborateur pour lui confier le classement et la conservation de ses collections, quand il fit la rencontre de A. Franchet, suppléant alors un professeur au collège de Pontlevoy. Il lui propose le poste. A. Franchet n'hésite pas à accepter et devint, en 1857, conservateur des collections du marquis de Vibraye, poste qu'il conserva jusqu'en 1880.

Pendant la plus grande partie de cette période, la botanique ne put être que le délassement du labeur quotidien. Ces belles collections devinrent un objet d'admiration pour tous les hommes compétents, et en 1878 les plus belles pièces figurèrent à l'Exposition Universelle. A cette consécration de l'œuvre de sa vie, le marquis de Vibraye ne devait pas survivre. Il fut enlevé cette année même à la science et aux siens.

Après la mort du marquis, Adrien Franchet dut chercher un nouvel emploi à son activité scientifique. Il rêvait d'être attaché à ce Muséum de Paris, où les matériaux d'études accumulés depuis plus de deux siècles, offrent aux travailleurs des ressources incomparables. Franchet fut attaché au Muséum en 1881 en tant que botaniste auxiliaire et il y commença l'étude des riches collections rapportées de la Chine par M. l'abbé Armand DAVID.

Les crédits destinés aux botanistes auxiliaires ne furent pas maintenus mais il continua à travailler à l'Herbier du Muséum. Cependant, grâce aux instances répétées de M. le professeur BUREAU (α=> *R. bureavii*), A. Franchet avait pu en 1886 être rattaché officiellement à son service du Muséum, comme répétiteur au Laboratoire des Hautes-Etudes de la chaire de Botanique (classification et familles naturelles). Sa profonde connaissance des plantes, sa vaste érudition bibliographique, sa courtoisie parfaite, le rendaient particulièrement apte à ce service. Le nombre est considérable de ceux qu'il aida de son expérience dans leurs recherches. Les plus savants même y avaient recours, et l'on peut, sans diminuer en rien le mérite et la valeur exceptionnelle de l'illustre auteur de l'Histoire des Plantes, Henri BAILLON, dire qu'il fut mis en possession de certains documents intéressants et sur la voie d'observations originales par Franchet. Les deux hommes s'accordaient dans un commun amour de la science et dans le désir de mettre en œuvre les richesses accumulées dans l'Herbier du Muséum, afin de ne pas le laisser dépasser en valeur par les collections étrangères. Les savants étrangers avaient aussi recours à sa bonne volonté quand ils venaient au Muséum ou qu'ils désiraient se procurer un renseignement sur une plante de nos collections nationales. Franchet profitait des relations ainsi acquises pour procurer à l'herbier des documents nouveaux ou pour s'aider à interpréter les échantillons y existant. Il était en relations constantes avec les botanistes de Kew, de Genève, de Berlin, de Saint-Petersbourg, de Bruxelles ... Ceux avec lesquels il eut les rapports les plus fréquents furent ceux dont il fut l'émule pour faire connaître la Flore asiatique : en Russie, Maximovicz ; en Angleterre, W. B. HEMSLEY (α=> *R. hemsleyanum*).

Grâce à ses relations avec les prêtres des missions étrangères établis en Chine, il assura à l'herbier du Muséum une place prépondérante en ce qui concerne les plantes de cette région. Le seul P. DELAVAY (α=> *R. delavayi*), avec lequel le mit en rapport le P. DAVID (α=> *R. davidii*) en 1881, envoya de 1883 à 1896, date de sa mort, plus de sept mille cinq cents numéros représentant plus de trois mille cinq cents espèces pour les deux tiers nouvelles provenant de la province de Yunnan. Sans parler du R. P. David, dont les collections, provenant de la Mongolie, de la Chine occidentale et centrale et du Tibet oriental, étaient depuis longtemps au Muséum, le R. P. BODINIER (α=> *R. bodinieri*), explora la flore de Hong-Kong, le R. P. FARGES (α=> *R. fargesii*), celle de Tchen-Keou-Tin, dans le Sichuan, le R. P. SOULIE (α=> *R. souliei*), reprit celle du Tibet, le R. P. FAURIE (α=> *R. fauriei*), s'attacha au Japon.

Jusqu'à l'âge de trente-huit ans, il ne s'occupa que de plantes françaises et européennes, réunissant un herbier, mais publiant peu. On ne trouve guère pendant cette période de 18 ans, écoulée depuis sa sortie du séminaire de Blois, qu'une dizaine tout au plus de notes ou mémoires. Tous ces travaux n'étaient que des hors-d'œuvre dans la pensée de leur auteur. L'étude des collections du Dr. SAVATIER, publiée de 1875 à 1879 sous le titre *d'Enumeratio plantarum in Japonica sponte nascentium*, etc., lui avait révélé la richesse de la Flore asiatique. Celle du bel herbier de Mongolie et du Tibet déposé au Muséum par l'abbé Armand David et qui fournit la matière des deux gros volumes des *Plantae Davidianae*, publiés en 1883-1884 pour la Mongolie et la Chine, en 1888 pour le Tibet, l'y attacha définitivement.

Sans négliger le Japon où les espèces japonaises récoltées par le P. Faurie forment une part considérable, il s'applique surtout à l'étude des massifs montagneux de la Chine occidentale ; car il a compris, à la suite des premières énumérations de plantes publiées, l'intérêt présenté par ces régions pour expliquer la distribution géographique de certains groupes, et pour nous éclairer sur les lois dirigeant cette distribution. Mais plusieurs années se passent avant qu'il se décide à formuler quelque-une des idées générales engendrées par la contemplation de la masse d'espèces végétales réunies sur ce point du globe.

Ainsi les *Plantae Davidianae* et les premières listes des plantes recueillies par l'abbé Delavay et données dans le Bulletin de la Société Botanique ne comportent aucun commentaire général.

De même encore les *Plantae Delavayanae*, œuvre magistrale dont trois fascicules seulement purent paraître pour avoir été entreprise sur des bases dépassant les fonds qu'il eut à sa disposition, et ensuite plusieurs autres listes importantes qu'il publia dans le Journal de botanique de 1894 à 1899.

Un premier fait semble dominer tous les autres, et c'est dans une étude sur quelques *Gentiana nouveaux de la Chine occidentale*, publiée en 1896, qu'il est énoncé " à notre période géologique, c'est bien dans l'Asie centrale et plus particulièrement dans la Chine occidentale que se trouve placé le grand centre spécifique de la plupart des genres que l'on considère à bon endroit comme caractéristiques de la flore alpine européenne ".

Cette analogie singulière de la végétation des hautes régions de l'Asie centrale avec celle de l'Europe montagnaise centrale ou occidentale avait déjà été signalée dans une notice concernant des *espèces nouvelles provenant d'une collection de plantes du Tibet chinois envoyée au Muséum par l'abbé Soulié*.

Le second fait, c'est que de ce foyer, c'est-à-dire du lieu où se manifeste pour chaque genre le maximum d'espèces, et aussi le plus grand nombre de formes accentuées permettant de les diviser en sous-genres et en sections, " se détachent vers l'Ouest et vers l'Est des rameaux qui vont en s'amointrissant progressivement, tandis que vers le Nord, la succession des espèces se fait par groupes, sans lien continu, et que, vers le Sud, il y a arrêt brusque de ces genres qui caractérisent les hautes régions des pays tempérés de l'hémisphère boréal ".

Si, au lieu d'examiner la diminution dans le nombre des espèces, on porte l'attention sur l'amointrissement des formes dans une même espèce en s'éloignant du foyer asiatique, il n'y a pas de meilleur type à citer que le *Leontopodium alpinum* dont les transformations ont été étudiées en 1892 dans le Bulletin de la Société botanique. La plante trapue, à rosette de bractées serrées disposées en étoiles laineuses sous les capitules condensés hétérogames, qui font la joie des touristes dans les Alpes, sous le nom d'Edelweiss, perd en allant vers l'Est la couronne qui fait sa gloire et reprend l'allure d'un vulgaire *Gnaphalium* : en même temps il devient parfois dioïque et toutes les transitions se trouvent entre les deux formes.

La considération de ces immenses séries d'espèces s'étendant sur toute la zone alpine, depuis l'extrémité du continent asiatique jusqu'à celle du continent européen, avait souvent conduit Franchet à des doutes sérieux sur la valeur des groupements génétiques.

Cette opinion de 1886 persiste en 1897 et il est amené à examiner la valeur des deux méthodes suivies par les botanistes dans l'établissement des coupes génériques : " étendre les limites du genre de façon à y faire entrer les espèces récalcitrantes ..., procédé dont le moindre avantage est de conserver d'anciens genres ... qui s'en trouvent ainsi consolidés ". Ou bien " faire autant de genres qu'on trouve de particularités dans les différents organes, lors même que ces particularités se trouvent réduites à une seule. Cette méthode a l'inconvénient de surcharger fâcheusement une nomenclature qui menace d'écraser à bref délai la botanique systématique, et en attendant, la discrédite auprès de ceux qui ne sont pas initiés aux finesses d'une analyse à outrance ".

Bien qu'il ait dans sa vie décrit près de deux mille espèces nouvelles et défini vingt-huit genres, il ne voyait pas là un bien grand titre de gloire. Son orgueil était la découverte des foyers botaniques dans l'Asie orientale. La mort a malheureusement arrêté la synthèse définitive qu'il allait faire de l'œuvre de sa vie. Si A. Franchet n'y est pas arrivé plus tôt c'est à cause du scrupule, peut-être excessif, qu'il avait de ne jamais rien livrer à la publicité qui ne fut amplement prouvé à ses propres yeux. Il publiait seulement ce dont il était rigoureusement assuré.

A. Franchet est mort le 12 février 1900. Après une journée de travail, il quittait le laboratoire. Il se plaignait d'une fatigue légère. Deux jours il fut absent, le soir du deuxième jour, il était brusquement enlevé à l'affection des siens par une crise aussi soudaine qu'inattendue.

Avec cet article se termine la saga sur les chasseurs de plantes. Certains l'ont peut-être trouvée longue et un peu rébarbative. Elle fait pourtant partie intégrante du patrimoine du rhododendron et c'est au titre de devoir de mémoire que je l'ai rédigée.

Une question ?

Pourquoi aucun rhododendron ne porte-t-il le nom d' A. Franchet lui qui décrivit et nomma tant de rhododendrons alors qu'il existe un *Arisaema franchetianum* ?

Une espèce reçut bien le nom de *R. franchetianum*. Pour des raisons que j'ignore elle n'est plus connue sous ce nom mais apparaît en tant que synonyme de *R. decorum*.

C'est d'autant plus curieux que le Professeur Bureau qui décrivit quelques rares rhododendrons avec Franchet comme , par exemple, le *R. primuliflorum* a vu ses travaux récompensés par un *R. bureavii* et qu'un autre grand taxonomiste, le Professeur Isaac Balfour voit son nom passer à la postérité grâce au *R. balfourianum*.

Toute réflexion faite A. Franchet semble le seul à ne pas avoir un rhododendron portant son nom.

Mystère ?





*R. brachyanthum* expédié par le Père Delavay le 10 juin 1885